enfin, dans la Neustrie et l'Austrasie, toujours rivales, les maires du palais annulaient de plus en plus la faible autorité des descendants de Clovis. De plus, les leudes, qui avaient créé les maires du palais, avaient obtenu l'hérédité de leurs gouvernements et des biens qu'ils avaient envahis. Telle fut l'origine de la féodalité ou indépendance des grands de toute autorité royale.

Dagobert Ier avait pris le titre de roi des Francs et du peuple romain; il apaisa les Gascons et les Bretons, rétablit l'ordre dans ses vastes Etats, grâce surtout au concours de ses deux illustres ministres, Eloi et Ouen, et fonda pour y placer son tombeau la célèbre abbaye de Saint-Denis. Ce prince mourut en 938, à l'âge de trente-six ans, laissant le trône mérovingien à des fantômes de rois, appelés *rois fainéants*, qui abandonnèrent toute leur autorité aux maires du palais. Pour se soustraire à la domination tyrannique des maires du palais, les leudes d'Austrasie se constituèrent en république aristocratique et prirent pour chef Pépin d'Héristal, duc d'Austrasie. Ebroïn marche aussitôt contre les grands de l'Austrasie et de la Neustrie réunis, et taille leur armée en pièces à Leucofao (680), peut-être Loixi, sur le territoire de Laon, suivant M. Artaud. Mais, sept ans plus tard, Pépin finit la grande lutte de l'Austrasie contre la Neustrie par la victoire de Testry, près de Saint-Quentin (687). Devenu maître absolu, Pépin laissa le titre de roi à Thierry III et régna de fait sous le nom de *duc et pair des Francs*. « Pépin, dit M. Artaud, distribua aux grands qui avaient combattu à ses côtés des titres de duc, de patrice, de comte; il rétablit les anciennes assemblées nationales et donna aux évêques et abbés le droit d'y prendre place. Il retourna en Germanie, où l'appelaient des victoires à remporter sur les Frisons, et laissa au roi Thierry son fils aîné Grimoald pour maire du palais. » Pépin mourut en 714, après avoir vu ses deux fils légitimes le précéder dans la tombe. Son fils naturel, Charles Martel, hérita de sa haute dignité. Cet illustre guerrier est d'abord vaincu par les Frisons; mais c'est là le seul échec qu'il doive subir dans sa carrière héroïque. En effet, après avoir surpris l'armée neustrienne à Stevolo, il remporte sur Chilpéric II une victoire complète dans les plaines de Cambrai (717), puis il triomphe à Soissons des Aquitains qui, sous leur duc mérovingien Eudes, étaient venus au secours de la Neustrie. Cette suprématie austrasienne replaça le siége de l'empire des Francs entre la Meuse et le Rhin, vrai centre de la germanique Austrasie. « C'est, dit un historien, du sein de la vieille forêt des Ardennes, dont la majesté et la profondeur lassèrent la hache de César, que Charles Martel s'élança contre les Frisons, les Germains, les Bretons, les Aquitains toujours armés. Mais un terrible ennemi se présenta bientôt : les Arabes, vainqueurs des Visigoths, envahirent la Septimanie; Narbonne tomba en leur pouvoir (721); ils triomphèrent d'Eudes, duc d'Aquitaine, et se répandirent avec d'autant plus de rapidité que les peuples du Midi préféraient leur élégante domination à la barbarie des Francs.» En 752, sous la conduite d'Abdérame, ils avaient pénétré jusqu'à la Somme et à la Loire, pris Poitiers; ils marchaient sur Tours. Charles Martel accourut à la tête d'une puissante armée. Une sanglante bataille s'engagea entre Tours et Poitiers. Le chef ennemi fut tué avec plus de 30,000 de ses guerriers. Pour se venger de l'antipathie des provinces méridionales, Charles Martel y promena le fer et la destruction, et, lorsque l'armée franque évacua enfin le Midi horriblement saccagé, elle emporta un butin immense. Toutefois, les Arabes gardèrent la Septimanie; l'Aquitaine, que les Francs appelaient *territoire des Romains*, et les provinces du Sud furent tributaires, mais restèrent ennemies. Charles Martel mourut en 741. Carloman et Pépin se partagèrent le royaume. Les Saxons, les Allemands et les Bavarois s'unirent contre les fils de Charles Martel, mais ils furent vaincus sur les bords de la Lech (743). Sur ces entrefaites, Carloman, au comble de la gloire et de la puissance, dit tout à coup adieu au monde. Dès lors, tous les obstacles étant aplanis, le trône attendait le second fils de Charles Martel. Resté seul au pouvoir, Pépin convoque les comices à Soissons. Déjà le pape Zacharie a prononcé entre le roi de nom et le roi de fait. Saint Boniface donne à Pépin l'onction royale, tandis que le stupide Childéric III est envoyé dans le monastère de Sithiu (752). « Ainsi, dit M. Artaud, finit l'histoire de ces rois *fainéants*, enfermés comme des femmes dans leur château de Maumagne ou promenés une fois par année aux comices nationaux dans une molle basterne. »

Cédant aux pressantes sollicitations du pape Etienne, qui était venu d'Italie implorer son secours contre les Lombards, Pépin force les *cluses* lombardes, assiége Astolphe, roi des Lombards, dans Pavie et le force à capituler. Il dépose ensuite sur le tombeau de saint Pierre les clefs des villes conquises, au lieu de les rendre à l'empereur, et jette ainsi les premiers fondements de la puissance temporelle des papes (755). Puis, aidé des débris des Visigoths irrités contre les Arabes, il s'empare de la Septimanie et laisse une sorte d'indépendance à cette province encore toute romaine, et qui s'appela Gothie jusqu'au XIVe siècle. Pépin attaqua l'Aquitaine, fit pendant neuf ans une guerre d'extermination, changea le pays en désert et ruina le duc mérovingien Waiffre (768), sans pouvoir néanmoins soumettre entièrement ce pays aux hommes du Nord. Peu après, la mort enlevait Pépin, qui fut enterré dans la basilique de Saint-Denis, sur le seuil, et le front contre terre, par humilité, dit M. Artaud. Plus tard, quand la gloire eut sacré son fils, on écrivit sur sa tombe : CI-GÎT PÉPIN, PÈRE DE CHARLEMAGNE. La puissance de Pépin passa à son fils Charlemagne, qui donna à sa dynastie le nom de carlovingiens. Charlemagne fut sans contredit le plus grand homme du moyen âge. « Ce grand prince, dit un écrivain, sentit le premier combien la civilisation devait l'emporter sur la barbarie, et il voulut s'élever au niveau de ces Romains que le reste des Francs avait méprisés comme des vaincus et des esclaves. Il fit d'abord son éducation à lui-même et ensuite celle de son peuple. Il réagit sur ces Austrasiens, sur ces barbares d'outre-Rhin qui avaient fait la grandeur de sa famille, et il voulut les élever tout au moins au niveau des autres Francs. Ce fut par la propagation de la religion chrétienne et par la fondation d'évêchés puissants qu'il y procéda. Chaque année presque il fut obligé de combattre ou les Saxons ou quelque autre peuple du Nord, et chacune de ses victoires fut suivie de conversions en masse et de colonies religieuses fondées dans les forêts. Ses moyens furent souvent injustes, souvent cruels, mais le succès les couronna. La civilisation fit, sous son règne, plus de conquêtes sur la barbarie qu'elle n'en avait fait depuis des siècles. Lorsqu'en subjuguant l'Italie il vit de près les merveilles des grands peuples de l'antiquité, il voulut faire participer à leur gloire l'Austrasie, sa patrie, et Aix-la-Chapelle, sa capitale; il y ranima donc les études; il renouvela les arts; il enseigna à ses sujets à honorer toutes les distinctions de l'intelligence. Enfin, dans la dernière année du siècle, il changea sa couronne de roi contre celle d'empereur ou d'Auguste, se proclamant ainsi le monarque des vaincus plutôt que des vainqueurs, et le représentant des progrès plutôt que celui de la barbarie. » On peut dire que la vie de Charlemagne fut absorbée tout entière dans ses luttes contre les Saxons, toujours indomptés, contre les Slaves, les Arabes, les Avares, etc. Couronné empereur à Rome (800) par le pape Léon III, il put se considérer comme le successeur des empereurs romains d'Occident. Craint et respecté par les empereurs de Constantinople, il reçut d'Haroun-al-Raschid, calife de Bagdad, les clefs du saint sépulcre de Jérusalem. Bourguignons, Bretons, Aquitains, Romains, tous s'honoraient d'être les sujets d'un chef si illustre. Par le capitulaire de Thionville (806), l'empereur partagea son empire en trois royaumes : 1o Aquitaine; 2o Italie; 3o Germanie. Ce dernier royaume comprenait l'Austrasie, la Neustrie et une partie de la Bourgogne. L'Aquitaine comprenait le reste de la Bourgogne, la Gascogne, la Provence, la Septimanie, la Marche d'Espagne, etc. Charlemagne mourut à Aix-la-Chapelle en 814, après avoir fait reconnaître pour son successeur Louis le Débonnaire, qui était roi d'Aquitaine. Grâce au génie de Charlemagne, l'unité avait régné dans ses vastes Etats, que la faiblesse de son successeur va laisser se fractionner entre les petits-fils du conquérant; Lothaire fut associé à l'empire; Pépin eut l'Aquitaine, Louis la Bavière, Bernard l'Italie, Charles le royaume d'Allemagne. Dès lors commence la décomposition de cet immense empire. Tout se soulève : sur le Rhin, la vieille Austrasie, toujours barbare; le long de l'Océan, la Neustrie; enfin, dans le Sud, l'Aquitaine. La Neustrie, où le clergé, si docile sous Charlemagne, a ressaisi toute son autorité, se venge sur l'Austrasie par les évêques, qui dégradent la majesté impériale dans la pénitence publique qu'ils font subir à l'empereur à Attigny-sur-Aisne (822); car il ne faut pas oublier que les mérovingiens étaient Neustriens, tandis que les carlovingiens étaient Austrasiens. C'est en vain que, pour mieux imprimer dans l'esprit de son fils l'idée de son indépendance, Charlemagne avait voulu qu'il prît la couronne sur l'autel et se la mît lui-même sur la tête. Louis, dès le début de son règne, avait eu hâte de soumettre son diadème à la tiare; de là ses humiliations et ses revers. Peu de temps après le triste spectacle d'Attigny, les Neustriens, sous l'influence d'un abbé de Corbie, du nom de Wala, déposent l'empereur dans une assemblée tenue à Verberie, près de Senlis, et l'enferment dans un cloître. L'Austrasie se soulève aussitôt contre les prétentions de la Neustrie, et la diète de Nimègue (830) rend l'empire à Louis le Débonnaire. Peu après, les Austrasiens et les Neustriens réunis se jettent sur l'Aquitaine révoltée, la ravagent horriblement, puis se séparent dans les champs du Mensonge (entre Bâle et Strasbourg), où l'empereur, indignement abandonné par ses soldats, est entraîné en Neustrie et dégradé de la majesté impériale à l'assemblée de Compiègne par Ebbon, archevêque de Reims (833). Mais l'Austrasie vint encore arrêter ces vieilles vengeances de la Neustrie, et rendit de nouveau l'empire à Louis, dans la seconde assemblée de Nimègue. De nouveaux partages, de nouvelles révoltes de ses fils ingrats soulevèrent l'Allemagne et l'Aquitaine. Enfin, le vieil et infortuné empereur mourut en Austrasie, à Ingelheim, sur le Rhin (840). Cette mort fut le signal de luttes épouvantables. La Neustrie et l'Austrasie, Etats du Nord, gouvernés par Charles le Chauve et Louis le Germanique, s'unirent contre l'Aquitaine et l'Italie, Etats du Sud, qui obéissaient à Lothaire, fils aîné du Débonnaire. (Aussitôt après la mort de son père, Lothaire avait revendiqué les droits attachés à la dignité impériale.) Les deux armées comptaient 150,000 hommes chacune. Un choc épouvantable eut lieu à Fontenay ou Fontenailles, près d'Auxerre (841). Le combat ne dura que six heures, mais il fut si meurtrier que 80,000 hommes trouvèrent la mort dans la mêlée. L'épouvantable effusion de sang qui se fit dans cette journée eut un double résultat : d'abord, de livrer la France sans défense aux incursions des Normands, ensuite de faire prédominer la langue romane et de servir ainsi à la transformation de la nation franque en peuple français. Lothaire, vaincu, rassemblait une nouvelle armée pour résister aux vainqueurs qui voulaient se partager entre eux l'empire. Mais les trois frères se rapprochèrent et conclurent la paix à Verdun (843), où fut signé le célèbre traité de partage de l'empire : la France occidentale, jusqu'à la Meuse, à la Saône et au Rhône, fut assignée à Charles; la Germanie, jusqu'au Rhin, à Louis; l'Italie, avec la Provence, à Lothaire. Celui-ci étendit son pouvoir jusqu'aux bouches du Rhin, à travers cette langue de terre qui, séparant Louis et Charles, fut appelée *Lotharingia*, c'est-à-dire la part de Lothaire, et plus tard, quand le nom se fut altéré, la *Lorraine*. Charles le Chauve n'eut d'autorité réelle qu'en Neustrie. La Bretagne s'était érigée en royaume indépendant; le Septimanie et l'Aquitaine luttaient toujours contre les Francs oppresseurs; les Sarrasins d'Espagne infestaient les côtes de la Méditerranée. Mais ces ravages n'étaient rien, si on les compare à ceux des Normands. A dater de l'année même de la mort de Charlemagne, ces terribles pirates s'enhardirent tous les jours davantage dans leurs expéditions de brigandage : ils arrivaient avec des flottes toujours plus nombreuses; ils remontaient les rivières aussi loin qu'elles portaient bateau, et ils étendaient leurs déprédations sans rencontrer jamais de résistance. Ils prennent, saccagent, incendient Bordeaux, Nantes, Tours, Rouen, Amiens, des villes même plus reculées, Limoges, Clermont, Bourges. Ils trouvent Paris vide de ses habitants, et leurs barques suffisent à peine au butin qu'ils emportent. Robert le Fort, duc de Neustrie, fut le plus rude adversaire des Normands. Ce héros neustrien est le premier des ancêtres connus de la troisième dynastie ou dynastie capétienne. Il succomba près de la Loire, dans sa lutte contre les pirates, tandis que Charles le Chauve achetait la retraite de ces mêmes pirates à prix d'or, ce qui ne réussit qu'à exciter davantage leur cupidité. A cette époque de désordre, les anciennes flottes de Charlemagne avaient été détruites, et rien ne protégeait plus les côtes. Les grands se faisaient aussi les complices des Normands dans leur œuvre de destruction, quand cela était utile à leur puissance. A la mort de Lothaire (855), ses trois fils se partagèrent ses Etats. Louis obtint l'Italie et le titre d'empereur; le jeune Lothaire, le royaume de Lorraine. La Provence échut au troisième. Mais la mort du roi de Provence suivit de près ce partage, et ses frères s'emparèrent de son héritage. Peu d'années après mourut le roi de Lorraine, frappé, ont dit les uns, par le jugement de Dieu; empoisonné dans l'eucharistie, suivant une opinion plus vraisemblable. L'empereur Louis II ne tarda pas à suivre ses deux frères dans la tombe, et le pape Jean VIII, dont Charles avait su capter l'affection, s'empressa de lui décerner la couronne impériale. « C'est ainsi, dit Sismondi, que le pape se substituait à toute cette *nation décorée de la toge*, dont il se disait le représentant, et au nom de laquelle il invoquait les anciennes coutumes pour donner un nouveau maître à la terre. » Par le fameux traité de Kiersy, près de Laon, les grands arrachèrent à la faiblesse de Charles l'hérédité de leurs duchés, comtés, seigneuries. C'est ce traité qui ouvre la grande ère féodale des fiefs (877). Cette même année, Charles meurt à Brios, dans les montagnes de Savoie, empoisonné par le juif Sédécias, son médecin, que pousse on ne sait quel mobile. Louis II, le nouveau roi, tente en vain, à son avénement, de se concilier des partisans en prodiguant les fiefs et les abbayes. Il viole l'édit de Kiersy, et aussitôt tous ceux qui ont des fiefs à recueillir ou à transmettre s'arment contre lui. Les mécontents, grâce à l'intervention d'Hincmar, archevêque de Reims, consentent à remettre l'épée dans le fourreau, et Louis, surnommé le Bègue, reçoit l'onction royale du pape Jean VIII (878). Louis meurt à Compiègne en 879. L'assemblée de Meaux couronne ses deux fils, Louis et Carloman; l'un obtient l'Aquitaine et l'autre la Neustrie. Les deux frères remportent de très-grands avantages sur les Normands, qui avaient recommencé leurs incursions dévastatrices; puis Carloman meurt (884) d'une blessure profonde reçue dans une chasse au sanglier. Sous Charles le Gros, l'empire de Charlemagne fut à peu près reconstitué; mais la nullité de ce prince le fit déposer, et ce vaste empire, démembré à jamais, se fractionna en six royaumes : France, Allemagne, avec la dignité impériale, Italie, Lorraine, Bourgogne, Navarre. Comme première atteinte aux droits de la race austrasienne des carlovingiens, la France ou Neustrie se donna pour roi Eudes, comte de Paris et duc de France, fils de Robert le Fort, et comme lui redoutable adversaire des Normands, qui continuaient leurs ravages, tandis que les Sarrasins détruisaient Antibes, Saint-Tropez, attaquaient Arles, Fréjus et Marseille, s'établissaient dans l'île de la Camargue, formaient une place d'armes à Fraxinet, près de Nice, créaient une ligne de postes fortifiés depuis Fréjus jusqu'à Saint-Maurice en Valais, d'où ils infestaient tout le pays (888). Cependant Charles le Simple réclama contre l'élévation du Neustrien Eudes. Par transaction, il régna au nord de la Seine et Eudes jusqu'à la Loire, au delà de laquelle les grands d'Aquitaine affectaient l'indépendance. La mort d'Eudes laissa Charles le Simple seul roi (898).

Le fait le plus saillant de cette époque est l'établissement légal des pirates scandinaves dans le nord de la France. En 911, Roll ou Rollon, cet illustre chef des Normands de la Seine, avait ramené ses bandes d'Angleterre; il ravageait les rives de l'Yonne et de la Saône. Repoussé de Chartres par le duc de Bourgogne et le comte de Paris, il n'en traita que plus durement encore le reste du pays. Pour mettre un terme aux déprédations des Normands, qui couvraient le pays tout entier de désolation et de deuil, Charles offrit à Rollon un territoire pour s'établir avec ses guerriers. Il conclut avec ce terrible chef, à Saint-Clair-sur-Epte, en 912, un traité qui donna à Rollon la partie de la Neustrie qui s'étend des rivières d'Andelle et d'Aure jusqu'à l'Océan; il y ajouta le pays entre les rivières d'Andelle et d'Epte et le domaine de la Bretagne, dans le but de maintenir les Bretons presque toujours en révolte ouverte. 20,000 Normands et une foule d'aventuriers s'unirent à Rollon, qui donna le nom de Normandie à sa conquête. Tous les Normands furent nobles; les Neustriens furent serfs. Rollon exigea, en outre, pour épouse, Gisèle, la fille du roi. Charles mit pour condition à ce mariage la conversion du chef normand au christianisme. L'éloignement de leur pays avait affaibli chez ces barbares la croyance aux dieux nationaux, et cette condition, posée par le roi de France, ne fut pas une difficulté. Ajoutons que le pays prospéra sous la domination normande.

Cependant la royauté carlovingienne allait s'affaissant de jour en jour. Charles le Simple n'eut bientôt plus que les villes de Laon, de Reims, de Compiègne et quelques châteaux, tandis que les tout-puissants ducs de France et d'autres grands vassaux l'effaçaient en grandeur et en autorité. Enfin, le dernier flot des peuples barbares arriva; c'étaient les Hongrois, qui s'avancèrent en Aquitaine jusqu'à Toulouse, dévastant tout sur leur passage et ne laissant derrière eux qu'un affreux désert. Leurs hordes, battues par les Aquitains, se jetèrent sur la Champagne et pénétrèrent jusqu'en Vermandois (954). Hugues Capet succéda à son père, Hugues le Grand, comme duc de France (956). Quand les seigneurs de la France septentrionale ou Neustrie élurent à Noyon et firent sacrer à Reims (987) Hugues Capet, arrière-petit-fils de Robert le Fort, la France méridionale resta étrangère à cette révolution, se contentant de l'indépendance de ses grands seigneurs. Hugues possédait le comté de Paris, l'Orléanais et une partie de la Picardie; il réunit ces possessions à celles des derniers carlovingiens et en forma le *domaine de la couronne*, qu'il rendit héréditaire dans sa famille, de même qu'il permit aux grands de transmettre leurs duchés et comtés à leurs descendants, sous sa suzeraineté. Les concessions au clergé furent immenses. C'est de ce duché de France que les capétiens sauront soumettre de gré ou de force les vingt peuples différents qui couvrent le sol. On comptait alors 70,000 fiefs, 1 million de nobles, 100,000 guerriers, 100 petits Etats souverains, parmi lesquels 8 supérieurs ou grands feudataires, possesseurs de grands fiefs ou pairies féodales : 1o le comté de Flandre, entre l'Escaut et la Somme; 2o le comté de Vermandois, sur les rives de la Somme; 3o le duché de Normandie, fondé par Rollon et ayant sous sa suzeraineté la Bretagne; 4o le duché de Bourgogne; 5o le duché de Gascogne; 6o le duché de Toulouse, entre les Cévennes et la haute Garonne; 7o le comté de Barcelone, entre les Pyrénées et l'Ebre; 8o le duché de Guyenne. Outre ces huit grands feudataires laïques, il y eut six pairs ecclésiastiques : l'archevêque de Reims, les évêques de Laon et de Langres, nommés aussi ducs, et les trois évêques de Beauvais, de Châlons et de Noyon, nommés aussi comtes. En dehors de cette hiérarchie féodale étaient la Lorraine et le royaume de Bourgogne. Hugues Capet n'eut aucune autorité sur les vassaux du Nord et du Midi; mais il traça à ses successeurs la marche qu'ils avaient à suivre pour les dominer (996). Lorsque Louis d'Outremer mourut, laissant la couronne à son fils Lothaire, les grands s'aperçurent à peine que le trône avait changé de maître, et la France du sud ne connut pas probablement le nom du nouveau roi. Hugues le Grand avait été roi de fait, bien qu'il n'eût pas jugé à propos de se faire décerner ce titre. En mourant, il laissait la Bourgogne à son deuxième fils, Henri, et le duché de France, avec le comté de Paris, à l'aîné, Hugues, surnommé Capet. Louis V mourut en 987, empoisonné, dit-on, par la reine, son épouse. Il ne laissait pas de fils. Hugues Capet se fit proclamer roi (v. ci-dessus). Avec Louis V se termina la dynastie carlovingienne, qui avait duré 235 ans et donné treize rois à la France.

Hugues Capet eut pour successeur son fils Robert, qu'il avait fait sacrer de son vivant. On était alors aux approches de l'an 1000, et c'était une croyance générale, que le monde devait finir avec cette année fatale. L'an 1000 s'écoula sans autre fait digne de remarque qu'une fertilité extraordinaire. On s'étonna beaucoup de vivre encore; ce fut une sorte de résurrection; on eût dit, suivant un historien, que chacun dépouillait le vieil homme et que le monde allait commencer une vie nouvelle. Robert, que les chroniques du temps appellent le bon roi Robert, fut, malgré sa piété, excommunié pour avoir épousé Berthe de Bourgogne, sa parente à un degré prohibé. Après avoir résisté pendant quelque temps aux lois canoniques, il se décida à renvoyer la reine et épousa Constance, fille de Guillaume Taillefer, comte de Toulouse, qui fit affluer en France (Neustrie) les enfants d'Aquitaine. Ce mariage eut donc une grande importance au point de vue du rapprochement de la race du Nord et de celle du Midi. Le duc de Bourgogne, Henri, étant mort sans enfants, son fief, qui devait revenir au roi, fut réclamé par un fils que la duchesse de Bourgogne avait eu d'un premier mariage, et il s'ensuivit une guerre de quatorze ans, à laquelle mit fin un traité assurant le duché de Bourgogne à Robert, et laissant le comté de Dijon avec la Franche-Comté au prétendant. Robert mourut à Melun en 1031, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir vu ses dernières années attristées par les intrigues ambitieuses de la reine Constance. Henri Ier, qui lui succéda, eut tout d'abord à combattre sa mère et le parti puissant qui soutenait son frère cadet, Robert. Ce dernier fut vaincu à Villeneuve-Saint-Georges; mais, pour assurer la paix, Henri lui céda le duché de Bourgogne. Cependant, aux horreurs de la guerre civile se joignirent celles de la faim, et d'un mal terrible, connu sous le nom de *mal des ardents*, et des guerres privées que les seigneurs se faisaient sans cesse entre eux. Grâce à son influence, le clergé fit établir la *Trêve de Dieu*, qui défendait d'exercer le droit de guerre privée depuis le mercredi soir de chaque semaine jusqu'au lundi matin. C'est aussi à cette époque que commença à paraître la chevalerie, espèce d'institution militaire qui prit un si grand développement au temps des croisades.

Henri Ier, après avoir assuré la paix entre lui et son frère cadet, eut aussi quelques démêlés avec le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, fils et successeur de Robert le Diable. La guerre se termina à l'avantage de Guillaume, à qui le traité de Rouen assura la libre possession de son duché de Normandie (1055). Philippe n'avait que sept ans quand il succéda à son père (1060). La régence du royaume fut confiée à Baudouin V, comte de Flandre. Pendant cette minorité, deux grands événements s'accomplirent : la conquête des Deux-Siciles par les Normands, et celle de l'Angleterre par Guillaume le Bâtard (1066). Devenu roi, Philippe, ayant voulu enlever la Flandre à Robert le Frison, se fit battre à Cassel (1071), et il irrita Guillaume le Bâtard, qui marchait sur Paris avec 10,000 lances en *guise de cierges*, lorsque la mort l'arrêta à Mantes (1087). Mais ce n'étaient pas seulement les comtes ou ducs de Flandre et de Normandie qui devenaient aussi puissants que le roi de France. Le Vermandois grandissait sous Hugues, frère du roi; dans le Midi, l'Aquitaine et la Gascogne se réunissaient sous la main d'une même famille, qui possédait ainsi la moitié de la France méridionale. De plus, quelques villes du Midi, Avignon, Marseille, Toulouse, se gouvernaient elles-mêmes et faisaient la paix et la guerre à leur gré. Des seigneurs aquitains allèrent guerroyer en Espagne contre les Maures; ce fut comme l'avant-garde des croisades.

« Sur le sommet volcanique de l'Auvergne, cette vieille patrie gauloise des Arvernes, dont le chef Vercingétorix fit pâlir un instant César, retentit alors, dit un historien, le cri de la guerre sainte, qui émut le monde chrétien. Déjà un Arverne pur sang, Gerbert, obscur paysan gaulois, que la science éleva à la papauté sous le nom de Sylvestre II, avait jeté sur le monde chrétien le cri des croisades. Ce fut en 1095 qu'un autre Gaulois, Urbain II, réunit dans Clermont, la ville arverne, cinq cents évêques et abbés, plusieurs milliers de grands seigneurs, de barons, et une foule de peuple qui se répandit partout en criant : *Dieu le veut!* Austrasie, Neustrie, Aquitaine, tout s'émeut à ce cri puissant. » Des croix d'étoffe rouge furent distribuées à chaque guerrier, qui fit serment de partir : de là le nom de *croisés* et celui de *croisades*. Le départ fut fixé au 15 août 1096; mais les plus pauvres ou les plus enthousiastes se mirent en route avant cette époque, sous la conduite de Pierre l'Ermite et d'un certain Gauthier surnommé sans Avoir; ces bandes indisciplinées, après avoir tout saccagé et pillé sur leur passage, furent massacrées sur plusieurs points des pays qu'elles traversaient, notamment en Hongrie. L'armée régulière partit à l'époque fixée. Elle était forte de 600,000 guerriers. Ses principaux chefs étaient Godefroy de Bouillon, duc de la basse Lorraine; Robert Courte-Heuse, duc de Normandie; le comte de Flandre, le comte de Toulouse, etc. Les croisés, parvenus à Constantinople, passèrent le Bosphore, s'emparèrent de Nicée et d'Antioche, et arrivèrent enfin sous les murs de Jérusalem, mais réduits à 25,000 combattants. Ils entrèrent dans la cité le 15 juillet 1099, après un siége de quarante jours. Godefroy de Bouillon fut proclamé roi de Jérusalem. Philippe Ier resta étranger à tout ce mouvement, qui, en épuisant la noblesse, devait augmenter la puissance du roi et amener le prestige qui environna la royauté sous saint Louis. Les croisades produisirent aussi l'émancipation des communes, qui, soutenues par les rois dans leur lutte contre les vassaux oppresseurs, appuyèrent à leur tour l'indépendance de la royauté contre les seigneurs féodaux. Cette émancipation, qui aura pour résultat la fondation de l'unité par la royauté, commença sous Louis VI, dit le Gros (1120). Ce monarque eut à lutter d'abord contre les intrigues de sa propre belle-mère, Bertrade, qui avait excité ses grands vassaux à la révolte, et, pendant dix ans, il guerroya sans relâche contre les rebelles, dont il fit raser les donjons féodaux. Mais le plus redoutable de ces grands vassaux fut sans contredit le roi d'Angleterre, Henri Ier, troisième fils de Guillaume le Bâtard, qui fit à son suzerain une guerre longue et acharnée. Ce fut le premier début de cette lutte de sept siècles, qui a ensanglanté et dévasté tant de contrées. Louis tourna ensuite ses regards vers le Sud, où il voulut faire reconnaître son autorité. Les rois de France ne possédaient, en effet, au delà de la Loire, que la vicomté de Bourges, achetée par Philippe Ier (1100), mais plusieurs fois aliénée. Il fut bien inspiré quand il unit son fils, Louis VII le Jeune, à Éléonore d'Aquitaine, qui lui apportait en dot presque tout le midi de la France. Dans une guerre contre le comte de Champagne, Thibaut IV, le roi, ayant ordonné de mettre le feu à l'église de Vitry (Marne), 1,300 personnes qui s'y étaient réfugiées périrent. Dévoré de remords, ce prince crut expier ce meurtre en partant, malgré son sage ministre Suger, pour la terre sainte, où le sultan Nour-Eddin avait fait un épouvantable massacre de chrétiens. La seconde croisade fut prêchée par saint Bernard (1147), ce moine célèbre, fondateur de l'abbaye de Clairvaux. Cette expédition eut une issue fatale. Trahis par les empereurs grecs, harcelés par les musulmans, tourmentés par la famine en Asie Mineure, les croisés attaquèrent vainement Damas et revinrent en Europe sans gloire et sans armée, après deux années de revers et de malheurs (1149). Mais une chose plus funeste à la France fut le divorce de Louis VII et de la reine Eléonore, qui avait accompagné le roi en Palestine et lui avait donné de nombreux sujets de plainte par sa conduite. Eléonore reprit sa dot et porta ce riche héritage à la maison d'Anjou, en épousant Henri Plantagenet, duc de Normandie, comte d'Anjou, du Maine et de Touraine, qui devint l'année suivante roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, et qui fut la tige de cette redoutable maison des Plantagenets, l'ennemie acharnée de la maison de France. Ainsi la royauté retombait dans sa faiblesse primitive; elle avait à peine en souveraineté un quinzième du royaume, tandis que Henri Plantagenet en avait près du tiers. La partie qu'il possédait s'étendait depuis l'embouchure de la Somme jusqu'à celle de l'Adour, sauf la Bretagne, son arrière-fief, dont il fit la réunion par alliance (1171). Il était impossible que Louis VII vît sans inquiétude une telle puissance entre les mains d'un de ses vassaux. La lutte commença entre le roi d'Angleterre et le roi de France, son suzerain, qui triompha. Henri II, à la paix de Montmirail (1169), cédait à ses enfants ses possessions sur le continent, à la condition de rendre hommage au roi de France. Il est vrai que ces conditions furent éludées. Les souverains d'Angleterre, rois purement français, regardaient l'Angleterre comme une terre étrangère, qu'ils possédaient à titre de conquête, et ils préféraient le séjour de Rouen ou de Bordeaux à celui de Londres. Philippe-Auguste, quoique fort jeune quand il succéda à son père, montra tout d'abord beaucoup d'énergie, et prouva qu'il était bien l'homme qu'il fallait pour augmenter le domaine royal et porter de nouveaux coups à la féodalité. Il réunit d'abord à son domaine les comtés de Vermandois, de Valais, d'Amiens, d'Artois, puis il fit cause commune avec les fils de Henri II, révoltés contre leur père, et imposa au vieux Plantagenet le traité d'Azay-sur-Cher (Indre-et-Loire). Le mariage de Philippe-Auguste avec Isabelle de Hainaut, dernier rejeton du sang carlovingien, confondit les droits des deux dynasties. La prise de Jérusalem par Saladin appela sur ces entrefaites Philippe-Auguste à la troisième croisade. Les trois plus grands princes de la chrétienté, le roi de France, l'empereur d'Allemagne, Frédéric Barberousse, et le roi d'Angleterre, Richard Cœur de Lion, prirent la croix. L'empereur partit le premier et périt en Asie Mineure, dans les eaux du petit fleuve Sélef; Philippe-Auguste, après avoir confié la régence de son royaume à l'archevêque de Reims, son oncle, eut avec Richard une entrevue dans laquelle les deux rois se jurèrent une amitié éternelle, appelant l'anathème sur celui qui violerait le premier ses serments. Ils s'embarquèrent, l'un à Gênes, l'autre à Marseille, et allèrent passer l'hiver en Sicile. Au printemps, Philippe fit voile pour Saint-Jean-d'Acre, tandis que Richard allait soumettre l'île de Chypre et la donnait à Gui de Lusignan (1191). Après la prise de Saint-Jean-d'Acre, Philippe revint dans ses Etats, et, malgré la foi jurée, tenta de profiter de l'absence de Richard pour lui reprendre quelques-unes des provinces qu'il possédait en France. A cette nouvelle, Richard reprit la route de ses Etats; mais, retenu prisonnier par l'empereur d'Allemagne, il dut payer une rançon pour obtenir sa liberté. Une partie de la Normandie était déjà réunie au domaine royal de France quand Richard reparut. Son frère, Jean sans Terre, qui avait fait alliance avec Philippe-Auguste, effrayé de son retour, massacra la garnison française d'Evreux pour obtenir son pardon. Le roi de France, affaibli par cette défection, fut battu à Fréteval, près de Vendôme, et cet événement mit fin aux hostilités. Richard succomba au siége de Chalus (1199), dans une guerre contre le vicomte de Limoges, son vassal.

Jean sans Terre, s'étant emparé du trône d'Angleterre, au détriment de son neveu, fut cité par le roi de France à comparaître devant la cour des pairs, qui prononça la confiscation de toutes les terres qu'il tenait comme fiefs de la couronne de France. Philippe se chargea d'exécuter lui-même la sentence, et recouvra, dans une courte et heureuse guerre, la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Maine et le Poitou (1204). Cependant l'empereur Othon IV, le comte de Flandre, Ferrand, les peuples d'Aquitaine et ceux de l'Anjou, du Maine et de la Normandie se liguèrent avec Jean sans Terre contre le roi de France. L'armée ennemie envahit la France par le nord-est et rencontra l'armée de Philippe près du pont de Bouvines, entre Lille et Tournai, le 27 juillet 1214. La victoire se déclara pour le roi de France.

Pendant que ces événements se passaient dans l'Occident, une quatrième croisade avait lieu en Orient. L'enthousiasme religieux s'exalta sous l'éloquence de Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne. Cette fois, ce sera la Neustrie qui en aura toute la gloire, en envoyant le comte de Flandre Baudouin monter sur le trône de Constantinople (1204). Les ducs de Bourgogne, les comtes de Champagne l'avaient suivi et étaient allés s'embarquer sur les flottes de Venise. Pendant ces merveilleuses expéditions, la Lorraine, la Bourgogne, la Provence étaient toujours étrangères à la France. Metz était la capitale de la Lorraine inférieure; Toul, Verdun, Strasbourg en étaient les cités importantes. Besançon recevait quelquefois la visite de son suzerain, l'empereur d'Allemagne. Lyon, Vienne, etc., étaient florissantes. Arles, séjour brillant des comtes de Provence, contrastait fortement avec la rudesse demi-barbare des villes du Nord.

Une croisade d'un nouveau genre fut entreprise à cette époque contre des hérétiques que l'on désignait sous le nom d'*Albigeois*, parce qu'ils étaient répandus autour d'Albi, dans le Languedoc et dans la Provence. Cette horrible croisade fut prêchée par le pape Innocent III. La guerre ne fut qu'une longue suite de massacres. Le comte de Toulouse, qui soutenait les hérétiques, fut dépouillé de ses Etats, et le pape les donna au comte Simon de Montfort, qui commandait l'armée des croisés. Philippe-Auguste mourut en 1223, avant la fin de la croisade, mais après un règne fécond en événements importants, qui contribuèrent beaucoup à l'agrandissement du domaine royal. Louis VIII continua d'abord l'œuvre de son père contre les Anglais, auxquels il enleva l'Aunis, la Saintonge, le Limousin, le Périgord et presque tout le pays jusqu'à la Garonne. Il reprit ensuite la guerre contre les Albigeois et s'empara d'Avignon, conquête qui amena la réunion à la couronne de quelques provinces voisines; mais il mourut bientôt en Auvergne, à Montpensier, en 1226. La minorité de son fils Louis IX vit se terminer la guerre contre les Albigeois par le traité de Meaux, qui ajouta au domaine royal les comtés de Carcassonne, de Béziers, de Nîmes, de Narbonne, d'Agde, de Maguelonne, etc. Ce traité préparait, en outre, la réunion du comté de Toulouse, par le mariage de Jeanne, fille de Raymond VII, avec Alphonse de Poitiers, frère du jeune roi. Les grands vassaux du royaume voulurent profiter de la minorité de Louis IX pour relever leur puissance; mais Blanche de Castille, régente du royaume, déjoua tous leurs projets. Bientôt même Thibaut, comte de Champagne et l'un des chefs des révoltés, acheta la protection du roi en lui cédant les comtés de Blois, de Chartres et de Châteaudun. Devenu majeur, Louis IX songea d'abord à régler ses rapports avec l'Angleterre. Une nouvelle révolte des seigneurs avait éclaté, et Henri III était venu lui-même à leur secours. Saint Louis marcha contre les étrangers et les vainquit à Taillebourg et à Saintes (1242). Le traité d'Abbeville, conclu en 1359, régla les droits respectifs de la France et de l'Angleterre. Henri III renonça à toute prétention sur la Normandie, le Maine, la Touraine, le Poitou, et prêta hommage au roi de France comme duc d'Aquitaine ou de Guyenne. Louis IX, de son côté, lui abandonna la Saintonge et l'Aunis. Pour accomplir un vœu fait pendant une maladie qui avait mis ses jours en danger, le roi dévot entreprit la septième croisade. Il s'embarqua à Aigues-Mortes (1248), accompagné des ducs de Bourgogne, de Bretagne, de Brabant, et d'une foule d'évêques et de seigneurs qui auraient pu troubler le royaume pendant son absence. Les désastres de cette expédition accablèrent la France de douleur. De retour en France, après avoir acheté sa liberté par la restitution de Damiette, dont il s'était emparé au début de l'expédition, saint Louis trouva la paix rétablie dans son royaume et la consolida par un repos de quinze années. C'est dans cet intervalle qu'il conclut le traité d'Abbeville (v. ci-dessus). Une seconde et dernière croisade l'enleva malheureusement à la France. Il s'embarqua à Aigues-Mortes avec ses trois fils (1270) et fit voile vers Tunis. A peine était-il arrivé dans cette ville qu'une maladie pestilentielle décima l'armée chrétienne. Attaqué lui-même de la peste, saint Louis se fit étendre sur un lit de cendres, où il mourut après avoir langui vingt-deux jours. Il eut pour successeur Philippe III le Hardi. Les conquêtes dans le Midi amenaient les rois de France à porter leurs armes au delà des Pyrénées. Philippe soumit la Navarre révoltée contre Jeanne, qui épousa plus tard Philippe le Bel, et réunit ainsi à la couronne la Navarre et la Champagne. Le Comtat-Venaissin fut donné au pape par la France (1273). Philippe le Bel sut réunir à son domaine la Marche et l'Angoumois; il fit épouser à l'un de ses fils l'héritière du comté de Bourgogne, enlevé ainsi à l'empire germanique; puis il menaça les Anglais en Gascogne et en Guyenne. Mais ceux-ci avaient alors pour roi l'habile Edouard Ier, qui pourtant ne put empêcher le roi de France d'envahir la Flandre, la plus riche conquête qu'eût encore faite un roi capétien. Cependant la sanglante défaite que les Flamands firent éprouver aux Français à Courtrai (1302), où périt Robert d'Artois avec trois cents des plus illustres chevaliers, et que ne répara point la victoire de Mons-en-Puelle (1304), fut cause que la France ne posséda la Flandre que jusqu'à la Lys. Mais, tandis que Philippe le Bel guerroyait si rudement contre les Flamands et les Anglais, il triomphait dans la grande lutte qu'il avait engagée contre la papauté. Délivré du redoutable Boniface VIII, il élevait au pontificat Clément V, qui se fit couronner à Lyon, transporta à Avignon le siége pontifical, et signa, dit-on, au concile de Vienne, la suppression de l'ordre des Templiers, mesure qui eut des conséquences déplorables (1312). A son retour du concile, Philippe s'empara de Lyon, ville du royaume d'Arles, libre de l'autorité allemande et gouvernée par son archevêque. Elle voulut résister; mais une armée soumit à la France cette antique capitale de la Gaule romaine (1314). L'évêque de Strasbourg, prince de l'empire germanique, conquit le landgraviat de la basse Alsace. Ce fut à cette époque que la *loi salique*, qui ne concernait que les terres féodales, fut appliquée à la couronne de France par l'exclusion des femmes (1317). Les trois fils de Philippe le Bel régnèrent successivement après lui sur la France et la Navarre. Louis X, l'aîné, surnommé le Hutin, favorisa les progrès des villes en leur vendant des priviléges, et, par un édit publié en 1315, il affranchit tous les serfs de ses domaines; mais il leur fit payer cet affranchissement, qu'il ne leur fut pas permis de refuser. Une cruelle famine et une inutile expédition en Flandre sont les seuls faits importants du reste de ce règne. Philippe le Long succéda à Louis X (1316). Ce prince, auquel on doit de sages règlements sur l'administration des finances et de la justice, mourut en 1322, et, comme il ne laissait que des filles, Charles IV, troisième fils de Philippe le Bel, fut appelé au trône. Quelques hostilités contre les Anglais en Guyenne amenèrent la conquête de l'Agenais, qui fut suivie d'un traité de paix.

Avec Charles le Bel s'éteignit la famille des capétiens directs (1328). Elle fut remplacée par la famille des Valois, que l'on partage en trois branches : la première, celle des Valois directs, a donné sept rois à la France (1328-1498); la seconde, celle des Valois-Orléans, ne compte qu'un seul roi (1498-1515); la troisième, celle des Valois-Angoulême, a fourni cinq rois (1515-1589).

A la mort de Charles le Bel, trois prétendants réclamèrent la couronne : Philippe, comte de Valois, neveu de Philippe le Bel par son père; Edouard III, roi d'Angleterre, petit-fils de Philippe le Bel par sa mère; enfin, Philippe, comte d'Evreux, qui avait épousé Jeanne, fille de Louis X. L'assemblée des pairs et des grands barons de France porta son choix sur Philippe de Valois. Ce prince céda la Navarre à Philippe d'Evreux. Edouard III vint d'abord prêter hommage au roi de France pour le duché de Guyenne; mais il ne tarda pas à renouveler ses prétentions à la couronne. Alors éclata entre la France et l'Angleterre cette longue guerre que l'on appelle la *guerre de Cent ans*. Commencée en 1348 par la révolte de la Flandre, elle ne fut terminée qu'en 1453 par la prise de Bordeaux. Pendant qu'Edouard III comprimait un soulèvement des Ecossais, les cités flamandes s'insurgeaient contre le comte de Flandre. Philippe alla lui-même au secours de son vassal, gagna une bataille sous les murs de Cassel et s'empara de cette ville, que les Flamands regardaient comme imprenable. Le pays, sou-